Culture,
Patrimoine et
Loisirs Manitoba
Ressources historiques

SAINT-BONIFACE

89-04755/

Canadian Cataloguing in Publication Data

Vedette principale au titre:
Saint-Boniface
Titre de la couverture.
Publié aussi en anglais sous le titre:
St. Boniface
ISBN 0-7711-0117-1

1. Saint-Boniface (Winnipeg (Manitoba) — Histoire
I. Manitoba. Direction des ressources historiques.
FC3399.S24S24 1988 971.27'4 C86-099306-X
F1064.5.S13S24 1988

Culture, Patrimoine et Loisirs Manitoba

© **Ressources historiques 1988**

SAINT-BONIFACE

Saint-Boniface, le quartier français pittoresque et historique de Winnipeg, est probablement le centre géographique par excellence de la vie culturelle des francophones du Manitoba. Plusieurs établissements renommés s'y sont installés, auxquels Saint-Boniface a prêté son nom et parmi lesquels on trouve la cathédrale, le collège et l'hôpital de Saint-Boniface. Ces établissements occupent une place centrale dans la conscience qu'a la communauté franco-manitobaine de former une entité distincte.

Saint-Boniface a été constituée en ville en 1883, en cité en 1908 et fait officiellement partie de la Ville de Winnipeg depuis 1971. Malgré ces changements et les transformations qui lui ont été imposées par le développement industriel et urbain, le Saint-Boniface d'aujourd'hui conserve son cachet unique et vivant si cher aux Manitobains, tant francophones que non francophones. Saint-Boniface doit son caractère à son histoire, fêtée tous les ans en février dans l'enthousiasme général, au moment du Festival du Voyageur, qui aide à dissiper la grisaille de la fin de l'hiver pour des milliers de Manitobains et de touristes.

Comme le montre bien le thème du Festival du Voyageur, les origines de Saint-Boniface remontent à l'époque de la traite des fourrures, vers la fin du XVIII^{e} siècle et le début du XIX^{e} siècle, lorsque de nombreux Canadiens français décidèrent de s'installer dans le Nord-Ouest avec leur femme indienne plutôt que de retourner au Québec au terme de leur contrat de voyageur. À l'époque de la colonie de Selkirk et après, les missions catholiques romaines et les changements que connurent le commerce des fourrures en Amérique du Nord favorisèrent l'épanouissement de la colonie de Saint-Boniface.

Emblème municipal de Saint-Boniface
Reproduit avec la permission des Archives du Manitoba

Les origines de Saint-Boniface

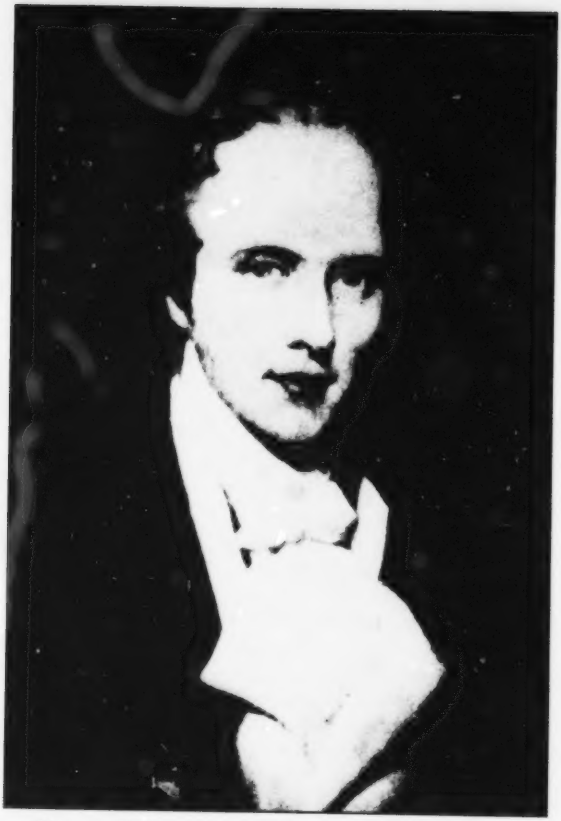
Les origines de Saint-Boniface remontent aux années 1780, lorsqu'un nombre croissant de travailleurs nés en Angleterre et au Québec décidèrent d'élire domicile dans la vallée de la rivière Rouge au terme de leur contrat de voyageur et de leur séjour dans les régions éloignées du Bassin intérieur de l'Ouest. La majorité d'entre eux avaient épousé des Indiennes et avaient eu des enfants de sang-mêlé. Ces hommes subvenaient aux besoins de leur famille en se faisant engager à contrat par leurs anciens employeurs, particulièrement à titre de chasseurs de bisons, fournissant ainsi les provisions de pemmican aux voyageurs. Au début du XIX^{e} siècle, les hommes libres, leurs femmes indiennes, leurs belles-familles, leurs descendants métis et les autres anciens voyageurs formaient une société complexe dont le destin était intimement lié au commerce de la fourrure.

Cette société unique de la région intérieure de l'Ouest fut bientôt divisée lorsque la rivalité entre la Compagnie du Nord-Ouest (CNO) et la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH) prit de nouvelles proportions en 1812. Cette année-là, le philanthrope et actionnaire écossais de la CBH, Thomas Douglas, cinquième comte de Selkirk, eut l'idée de créer une colonie agricole qui serait parrainée par la compagnie au confluent des rivières Rouge et Assiniboine. Les provisions que la Compagnie importait des Iles britanniques lui coûtaient cher et l'objectif du projet était en partie de restreindre cette dépendance et de créer une main d'oeuvre de réserve dans laquelle on pourrait puiser au besoin. Les conséquences que le projet aurait pour les premiers habitants de la région étaient donc sérieuses. Ces habitants étaient surtout concentrés dans la région de prairies riche en bisons située au sud près de Pembina; ils vivaient de la vente du pemmican et de contrats de travail d'une durée assez courte.

Les gens craignaient que les colons de Selkirk ne dispersent les importants troupeaux de bisons dont dépendait le commerce du pemmican. Curieusement, à ses débuts, l'existence de la colonie elle-même reposait en grande partie sur le pemmican, l'agriculture dans la vallée de la rivière Rouge étant des plus incertaines. De plus, la CNO accentua grandement les craintes des hommes libres et des Métis en insinuant que les colonisateurs passeraient outre leurs droits d'occuper la terre. Ces tensions contribuèrent à brouiller les hommes libres et les Métis jusqu'à rompre les liens de parenté et de loyauté au sein du clan. Certains apportèrent leur concours à la CNO dans la campagne d'intimidation qu'elle entreprit contre les colonisateurs en 1813 et 1817. D'autres, ayant opté pour la neutralité, se contentèrent de quitter la région en attendant le retour au calme. Un troisième groupe fit cause commune avec les colonisateurs en leur fournissant nourriture ou autre, parfois au prix de leur vie.

Le membre le plus célèbre de ce troisième groupe fut sans doute Jean-Baptiste Lagimonière, homme libre né au Québec et également connu par ses contemporains sous le nom de "Lagimodière." Lorsqu'il s'installa en 1806-1807 avec sa femme Marie-Anne Gaboury pour passer l'hiver au confluent de la rivière Rouge et de la rivière Pembina, ils devinrent le premier couple de blancs de l'ouest de l'Amérique du Nord britannique. Ils s'étaient mariés peu de temps auparavant au Québec, où Lagimonière retourna brièvement après avoir travaillé cinq ans comme voyageur. Le couple s'installa au confluent des rivières Rouge et Assiniboine après avoir appris en 1812 que Lord Selkirk prévoyait d'y établir une colonie agricole. En 1815-1816, Lagimonière entreprit son voyage épique jusqu'aux quartiers généraux du comte à Montréal, porteur de dépêches urgentes à propos de la situation critique dans laquelle se trouvaient les colonisateurs de la rivière Rouge. Lagimonière fut capturé sur le chemin du retour, alors qu'il était chargé d'annoncer que des renforts suivaient.

En juin 1817, Lord Selkirk atteint la colonie de la rivière Rouge à la tête d'une colonie de mercenaires armés, connus sous le nom de "de Meurons." Le gros de cette troupe était formé de soldats suisses et allemands issus de deux régiments de mercenaires qui s'étaient battus aux côtés des Britanniques, sous le commandement d'officiers suisses, et qui s'étaient réengagés après la démobilisation qui suivit les guerres napoléoniennes et les conflits d'Amérique du Nord.



Thomas Douglas, cinquième comte de Selkirk
Reproduit avec la permission des Archives du Manitoba

En reconnaissance, Lord Selkirk offrit à Lagimonière des lots de terre à proximité de l'embouchure de la rivière Seine, où l'ancien voyageur et sa femme s'installèrent pour élever leur famille. Tout près, le long de la rive ouest de la rivière, Selkirk distribua des lots de terre et d'autres avantages aux mercenaires qui désiraient s'installer dans la colonie comme colons-soldats. Déjà à ce moment-là, semble-t-il, Selkirk avait également réservé d'autres terres des environs à un tout autre usage. Elles devaient en effet servir à accueillir les futurs colonisateurs francophones ainsi qu'une mission catholique romaine dont l'autorité devait s'étendre loin vers l'Ouest. Ces terres devraient donc être amenées à jouer un rôle prédominant dans l'établissement et l'épanouissement de la communauté qui deviendrait plus tard Saint-Boniface.

À ce moment-là, Selkirk et certains de ses compagnons espéraient ardemment que l'arrivée des membres du clergé catholique romain exercerait une influence pacifiste et stabilisatrice au sein de la colonie troublée par les dissensions. Lors de sa visite au cours de l'été 1817, le comte fit circuler une pétition signée par seize Canadiens, quatre de Meurons et trois Écossais; celle-ci fut envoyée à Montréal, à l'avocat de Selkirk, afin que l'on trouve un prêtre pour la région de la rivière Rouge. Comme ce fut le cas pour nombre d'autres entreprises de la colonie de Selkirk, celle-ci devait connaître des revers. La pétition de 1817 fut elle-même le résultat de difficultés auxquelles elle avait pour but de trouver des solutions.

Dès 1814, dans une lettre qu'il écrivait à Selkirk de Pembina, le premier gouverneur de la colonie, Miles Macdonell déclarait que l'avenir de la colonie dépendait de l'aptitude de Selkirk à détourner les quelque 200 Métis et hommes libres de leur "façon de vivre à l'indienne." Macdonell pensait que le meilleur moyen d'y arriver était de trouver "un bon prêtre de langue française" qui pourrait amener les hommes libres et les Métis à accepter un "mode de vie normal," c'est-à-dire à devenir tenanciers.

Le plan de Macdonell consistait essentiellement à faire supplanter l'autorité de la CNO — qu'il estimait être la seule que les hommes libres et les Métis respectaient et à laquelle ils obéissaient, — par l'autorité morale de l'Église catholique. Le plan commença à prendre forme lorsqu'il écrivit au printemps de 1816 à Joseph Octave Plessis, évêque de Québec, lui demandant de dépêcher deux prêtres pour les Irlandais et les Écossais catholiques de la colonie, ainsi que pour les "centaines de Canadiens libres gravitant autour de la colonie." À cette époque, monseigneur Plessis avait déjà prévu d'envoyer deux missionnaires jusqu'à Rainy Lake, avec la collaboration de la CNO. Au lieu de cela, Macdonell et Selkirk le persuadèrent de créer une mission à la colonie de la rivière Rouge, ce qui était d'après eux la façon la plus efficace de servir les Canadiens de Rainy Lake et des dispositions furent prises pour organiser le transport des deux missionnaires.

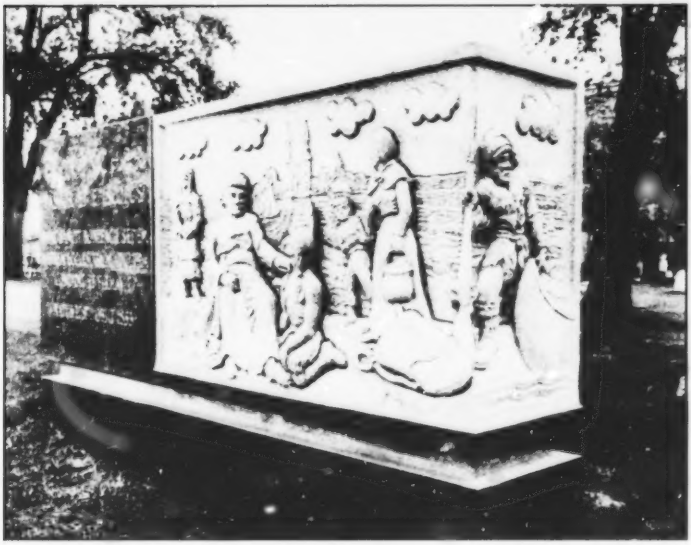
L'évêque Plessis demanda au père Pierre Tabeau de se rendre à la colonie de la rivière Rouge. Mais, arrivé à Rainy River, le père Tabeau eut vent de la dispersion des colons de Selkirk à la suite des escarmouches des Sept-Chênes au cours desquelles le gouverneur Robert Semple, successeur de Macdonell, et vingt colons avaient été tués par des cavaliers Métis. Tabeau envoya un rapport à Mgr. Plessis dans lequel il disait estimer que l'implantation d'une mission dans la région de la rivière Rouge ne servirait à rien compte tenu des conflits qui opposaient les deux compagnies de traite dans l'intérieur du pays. Il semble cependant que la pétition que firent circuler les colons de Selkirk en 1817 décida Mgr. Plessis a accéder à la demande du comte. Le 11 février 1818, Plessis fit savoir à Gale, l'avocat montréalais, qu'il choisirait deux prêtres et leur confierait la mission catholique de la rivière Rouge.

Une mission catholique romaine dans l'Ouest

L'évêque choisit trois hommes pour remplir la tâche difficile de prendre en main la communauté de la rivière Rouge divisée et pleine de tensions. Les abbés Joseph Norbert Provencher (nommé vicaire général) et Sévère Dumoulin et le séminariste Guillaume (William) Edge quittèrent Montréal le 19 mai 1818 et atteignirent la rivière Rouge à la mi-juillet. Certains leur réservèrent un accueil chaleureux alors que d'autres les considérèrent avec curiosité, n'ayant jamais vu d'homme d'église auparavant.

Les consignes de Mgr. Plessis aux missionnaires étaient de "sortir les autochtones de leur barbarie," baptiser les femmes indiennes des hommes libres et officialiser leur mariage, éduquer les enfants et apprendre à tous que l'Église exige la paix, la docilité et l'obéissance à sa propre Loi et à celle de l'État. L'évêque demandait aussi que la mission soit située à proximité de Fort Douglas et qu'elle comprenne une église, une résidence et une école. Gale, pour aider la mission, avait lancé une campagne de prélèvement de fonds à laquelle Selkirk avait généreusement répondu. De plus, la mission reçut de Selkirk une seigneurie, sur la rive est de la Seine, mesurant plus de cinquante kilomètres carrés, ainsi qu'un lot de 300 mètres sur la rive ouest de la rivière Rouge. Dès l'arrivée des trois missionnaires, les travaux de construction de la résidence et de la chapelle commencèrent; on construisit un bâtiment de neuf mètres sur quinze qui ne serait terminé que plusieurs années plus tard. Ce bâtiment en rondins, qui fut fort endommagé lors de la désastreuse inondation de mai 1826, se situait sur la rive est de la rivière Rouge, à côté de l'emplacement actuel de la cathédrale de Saint-Boniface.

La première tâche de Provencher et des deux autres missionnaires fut de préparer au baptême les enfants et les épouses indigènes des Canadiens. Marie-Anne Gaboury, l'épouse de Lagimonière, l'une des rares francophones baptisées de la mission, allait devenir la marraine de ces néophytes.



Monument sculpté en l'honneur de Provencher par Hubert Garnier; érigé dans le cimetière de la cathédrale de Saint-Boniface.
Reproduit avec la permission des Archives du Manitoba

À l'époque de l'arrivée des missionnaires en 1818, la population de la colonie ne s'élevait qu'à 419 âmes, alors que celle de Pembina s'élevait à 500. Provencher fit le point sur la situation et dût admettre que les hommes libres, les Métis et les nouveaux immigrants arrivant du Bas-Canada et du Nord-Ouest préféraient s'établir dans la colonie du sud. Un mois seulement après son arrivée à la rivière Rouge, la réalité s'imposait à lui et l'incitait à diviser en deux sa mission.

Au cours de ce premier été, un groupe d'environ cinquante Canadiens français de Montréal, dont des femmes et des enfants, rejoignit les prêtres. Lord Selkirk avait espéré qu'ils seraient des agriculteurs modèles et pourraient donner l'exemple aux Métis et aux hommes libres, en les incitant à une vie plus laborieuse et sédentaire. Mais une fois encore, les rêves de Selkirk s'envolèrent alors que les pionniers se retrouvaient confrontés à une dure réalité.

Les nouveaux colons arrivés du Québec ne purent que constater les dégâts causés par une invasion de sauterelles et s'empressèrent de rejoindre leur compatriotes établis à Pembina. Loin de persuader les Métis et les hommes libres d'adopter la vie sédentaire qu'ils avaient connue au Québec, les nouveaux arrivants apprirent rapidement, avec l'aide de leurs voisins, à maîtriser les techniques de la chasse au bison. Leur esprit de mesure à cet égard ne peut être mis en doute: tout comme les colons qui les avaient précédés en s'installant à Pembina quelques décennies auparavant, les Canadiens français trouvèrent des troupeaux de bisons beaucoup plus importants que ceux du Nord où vivaient les colons de Selkirk. Jusque dans les années 1820, Pembina devint donc un endroit de prédilection pour les colons francophones, au point d'éclipser pratiquement les communautés des rivières Rouge et Seine en butte à de nombreux problèmes, et dont allait naître Saint-Boniface.

L'attrait de Pembina devenu évident aux yeux de l'abbé Provencher, il décida d'y dépêcher l'abbé Dumoulin et le séminariste Edge afin qu'ils y fondent une seconde mission dans le district d'Assiniboia. Avec l'aide d'une population enthousiaste, ceux-ci se retrouvèrent à la tête d'une mission prospère et d'une école fréquentée par de nombreux enfants. L'Église étant redevable à Selkirk de l'aide apportée à la mission, il fallait que l'abbé Provencher maintienne une certaine présence dans sa colonie. Le jour de la Toussaint 1818 (1er novembre), Provencher célébra dans un bâtiment inachevé l'ouverture officielle de sa mission à la fourche des rivières Rouge et Assiniboine, plaçant la paroisse sous la protection de Saint-Boniface. Peu après, Saint-Français-Xavier devint le saint patron de la mission Dumoulin-Edge à Pembina.

Au cours des quelques années qui suivirent, la mission de Pembina prit un essor rapide qui contrastait avec le développement beaucoup plus lent de la mission de Saint-Boniface. Cependant, les cinq années qui suivirent la mort de Lord Selkirk en 1820 allaient marquer un tournant dans l'histoire de la mission de Saint-Boniface. Le déclin de la mission de Pembina au profit de celle de Saint-Boniface résultait de certains changements au sein du commerce des fourrures et des efforts de Provencher, qui fut élevé au rang de coadjuteur de l'évêque du Nord-Ouest en mai 1822.

La fusion de la CNO et de la CBH et l'essor de Saint-Boniface: 1821-1830

Au début des années 1820, la marche des événements fit tourner le sort des colonies en faveur de Saint-Boniface: en 1821 se produisit en effet l'absorption de la CNO et de bon nombre de ses employés par sa rivale, la CBH. La fusion de la CNO et de la CBH allait sonner le glas de la guerre du commerce des fourrures qui, par deux fois, avait causé le démembrement de la colonie de Selkirk. Cette fusion amena également la CBH à repenser ses activités. Elle congédia de nombreux employés, en invitant d'autres à prendre une retraite anticipée, ce qui provoqua l'installation de nouveaux colons. Bon nombre d'entre eux faisaient partie des employés que la CNO avait "légués" à la CBH, parmi lesquels on comptait beaucoup de francophones. Craignant de voir ses anciens employés — formés au commerce des fourrures par la compagnie — violer son monopole, la CBH encouragea fortement tous ceux qui désiraient rester dans le Nord-Ouest à s'installer dans la colonie de la rivière Rouge. À cette fin, la compagnie leur offrait le transport gratuit, des lopins de terre et d'autres avantages. Ces nouveaux colons, en majorité des Canadiens et des Métis, vinrent vers 1820 grossir les rangs de paroissiens de l'abbé Provencher, prenant possession de terres le long de la rivière Rouge, au sud de sa mission. Dès 1825, on disait que le territoire occupé par les colons s'étendait jusqu'à la rivière La Salle, plus au sud, (autrefois connue sous le nom de "rivière Sale").

Tout comme les colons qui les avaient précédés, les nouveaux arrivants auraient préféré s'installer à Pembina s'ils avaient eu le choix. Cependant, lors de la période qui suivit la fusion des deux compagnies de traite, la population de Pembina dut s'exiler à contrecoeur, ce qui devait faire de Saint-Boniface le centre de la colonie catholique et de la vie culturelle pour de nombreuses décennies à venir.

Vue de l'historique rive est de la rivière Rouge près de la cathédrale de Saint-Boniface, en 1909.

Reproduit avec la permission des Archives du Manitoba

Dans les années 1820, les administrateurs de la colonie de Selkirk regardaient Pembina avec inquiétude, la trouvant gênante à plus d'un point de vue. Ils jugeaient que la répartition des colons catholiques francophones entre Pembina et la Fourche affaiblissait la colonie dans son ensemble. À cette époque, l'on avait constaté que Pembina se trouvait au sud du 49e parallèle, qui avait été retenu comme frontière internationale en 1818. Les administrateurs de la colonie, qui se confondaient de plus en plus avec les dirigeants de la CBH, craignaient que Pembina n'expose le monopole de la compagnie à l'ingérance américaine. Pembina exerçait également un certain attrait sur les colons mécontents de leurs conditions de vie à la Fourche. De plus, les administrateurs craignaient que Pembina ne devienne l'agent catalyseur qui entretiendrait les hostilités avec les Sioux, ce qui pourrait dégénérer en une attaque en règle contre la colonie.

En conséquence, il fut décidé que la colonie de Pembina serait déménagée plus au nord. Les administrateurs de la colonie firent démonter le poste de traite de la CBH et le Fort Daer et l'on fit descendre le tout sur la rivière jusqu'à la Fourche. Bien entendu, ce déménagement ferait de la Fourche le principal centre d'approvisionnement, enlevant ainsi sa principale raison d'être à Pembina. On fit pression sur Mgr. Provencher pour qu'il ferme la mission et l'école de Dumoulin. Mgr. Provencher s'exécuta à contrecoeur mais l'abbé Dumoulin, déçu et probablement rempli d'amertume, repartit pour le Bas-Canada.

C'est à cette époque que l'influent chef Métis Cuthbert Grant reçut une large bande de terrain dans les plaines de White Horse, sur laquelle il invita sa famille et nombre de ses amis de Pembina à venir s'installer. La décision de Mgr. Provencher de faire revivre la mission de Saint-François-Xavier à "Grantown" encouragea encore plus les colons à venir s'établir en ce lieu. Cependant, un grand nombre de chasseurs libres et de Métis de Pembina préférèrent s'installer sur les terres situées à proximité de la résidence de l'évêque, à Saint-Boniface, ce qui étendit encore la colonie de la rivière Rouge vers la rivière La Salle, plus au sud. Les anciens résidents de Pembina se joignirent ainsi aux Canadiens, aux Métis, aux De Meurons et aux Suisses qui habitaient la région de la Fourche.

Après avoir langui pendant plusieurs années dans l'ombre de Pembina, la mission de Saint-Boniface commençait enfin à prospérer. En 1821, Mgr. Provencher écrivait que son travail et celui de l'abbé Dumoulin, avait en deux ans permis de faire plus sur le plan de la colonisation que tout ce que Selkirk avait accompli en dix années de coûteux efforts.

En 1824, Provencher annonçait que l'église louerait d'importantes parties des biens de la mission de Saint-Boniface à ceux qui désiraient vivre à proximité de l'église. Les conditions du bail étaient les suivantes: six dollars par an et par lot de 100 acres. Même une catastrophe naturelle comme l'inondation de 1826 ne pouvait ternir pendant très longtemps l'éclat de Saint-Boniface.

Pourtant, la plupart des bâtiments de la colonie de Saint-Boniface furent détruits par l'inondation et l'église et la résidence de la mission de Mgr. Provencher furent très endommagées. Les ravages provoqués par l'inondation poussèrent un groupe de 240 colons, parmi lesquels on comptait des colons suisses arrivés en 1821 et des De Meurons, à abandonner la colonie en bloc. Mais les autres habitants revinrent simplement sur leurs lots et entreprirent de reconstruire la colonie. La diminution de la population allait vite être contrebalancée par l'arrivée, à flots continus, d'employés de la traite de fourrures, francophones et catholiques, ayant perdu leur emploi. Certains s'étaient rendu compte qu'ils pourraient trouver un travail dans la colonie, de même qu'un marché pour les produits de la chasse. Ainsi, au début des années 1830, Saint-Boniface possédait la plupart des traits qui allaient la caractériser. Des maisons de la famille Lagimonière, à hauteur de l'embouchure de la Seine, jusqu'à la rivière La Salle, s'étalaient les lots de la population catholique canadienne française. Tandis que la vie économique des colons fut, jusqu'à la fin des années 1860, dominée par Fort Garry, leur vie communautaire s'était articulée autour des institutions religieuses et des activités de la mission de Saint-Boniface. Celle-ci ne fit pas que servir les colons catholiques qui vivaient là, elle devint également une base à partir de laquelle devaient s'articuler les efforts d'évangélisation des prêtres, efforts qui porteraient de Rainy Lake à l'est aux Montagnes Rocheuses à l'ouest et de la rivière Pembina au sud à la vallée du Mackenzie au nord.

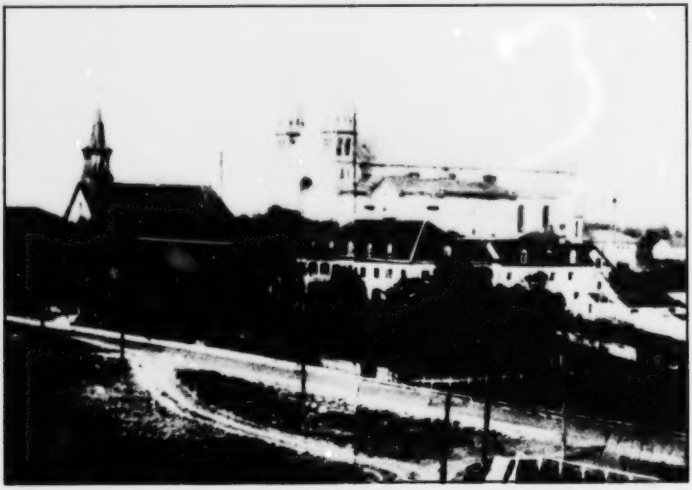
Les premiers établissements religieux de Saint-Boniface

La mission allait connaître une expansion relativement lente, ce qui à de nombreux égards, tendait à démentir l'importance de son influence dans le Nord-Ouest. Même devenu évêque de la région, Provencher éprouvait beaucoup de difficulté à conserver un groupe de prêtres missionnaires dans l'arrière-pays, ce qui lui aurait permis d'étendre son autorité spirituelle. À peine une nouvelle recrue arrivait-elle dans le Nord-Ouest qu'un autre prêtre déclarait son intention de repartir dans l'est. C'est dans l'espoir de former un clergé composé de prêtres de la région que Mgr. Provencher désirait créer un centre éducatif à Saint-Boniface.

Monseigneur Provencher et son successeur, Alexandre Taché partagèrent le même rêve, mais celui-ci ne se réalisa du vivant ni de l'un ni de l'autre. Il n'en demeure pas moins que l'école rudimentaire que Mgr. Provencher avait ouverte allait devenir le collège de Saint-Boniface qui, pendant des générations, produirait l'élite religieuse et laïque de la communauté française et catholique. Il n'avait pas non plus ignoré l'éducation des femmes, même si elle se limitait aux arts ménagers, qu'il jugeait utiles pour qu'une femme exerce une influence "civilisatrice" sur son mari. Dès 1823, il engagea deux Canadiennes à venir enseigner le filage et le tissage aux élèves qui s'étaient inscrites à l'école de la mission. Six ans plus tard, il recruta les soeurs d'Augustin Nolin pour qu'elles enseignent dans l'école de filles qu'il avait créée. C'est en 1844, avec l'arrivée à Saint-Boniface des Soeurs de la charité, les Soeurs grises, que l'éducation des jeunes filles fut officialisée.

L'arrivée de quatre Soeurs grises et deux Pères Oblats, dans le milieu des années 1840, concrétisa de façon durable les efforts incalculables de Mgr. Provencher pour développer la mission de Saint-Boniface. Bien que leur fonction première, comme on l'avait expliqué aux catholiques de la rivière Rouge, ait été de tenir une école pour filles et d'enseigner le catéchisme, elles allèrent jusqu'à ouvrir des couvents à Saint-François-Xavier, Saint-Norbert, Saint-Vital et ailleurs. Leur premier couvent, qui existe toujours, abrite à présent le musée de Saint-Boniface. Il servit de maison de vieillards, d'hôpital, d'orphelinat et de résidence. C'était le quartier général des Soeurs grises, dont la communauté grandissait; elles y créèrent un programme de soins de santé d'avant-garde, qui incluait des visites à domicile. C'est en 1871 qu'elles établirent le premier hôpital dans l'Ouest. Ainsi, ce qui avait commencé par une infirmerie de quatre lits allait devenir l'Hôpital général de Saint-Boniface, l'un des plus importants au Canada.

L'un des premiers religieux de l'ordre des Oblats de Marie-Immaculée à arriver en 1845 fut le successeur de Mgr. Provencher, Alexandre Taché. Taché et son compagnon, le père Aubert, représentaient l'ordre qui allait dominer l'activité missionaire catholique dans le Nord-Ouest pendant des générations. Bien qu'il ne fut âgé que de 28 ans, le frère Taché fut consacré évêque en 1851 et désigné coadjuteur de Provencher avec les pleins droits de succession. Quand Mgr. Provencher décéda en 1853, Taché devint l'évêque du Nord-Ouest, titre qu'il changea pour celui d'évêque de Saint-Boniface, en l'honneur de la cathédrale que son prédécesseur avait fait ériger en 1832. La cathédrale de pierre à deux clochers de Mgr. Provencher fut immortalisée en 1859 dans le poème "The Red River Voyageur" de John Greenfield Whittier. Elle fut détruite par un incendie en 1860 et Mgr. Taché fit construire une nouvelle cathédrale en 1862, qui servit jusqu'à l'ouverture de la basilique en 1908. Cette cathédrale fut à son tour la proie des flammes en 1968 mais on parvint toutefois à sauver les murs extérieurs, qui font maintenant partie de la cathédrale actuelle.



La basilique à deux clochers de Saint-Boniface, derrière l'ancienne cathédrale (construite en 1863), l'hôpital Taché et la maison des Soeurs grises, tels qu'ils apparaissaient vers 1908.

Reproduit avec la permission des Archives du Manitoba

Sous la direction de Taché, la mission et la communauté de Saint-Boniface poursuivirent leur développement. En 1857, la partie sud de la paroisse fut détachée du reste; une nouvelle paroisse, à laquelle on donna le nom de Saint-Norbert à la mémoire de Mgr. Provencher, fut créée et une église y fut construite. Au début des années 1860, on bâtit une école-chapelle pour les résidents de la région qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Vital. Celle-ci fut confiée aux Soeurs grises, et un prêtre venait de Saint-Boniface une fois par semaine pour y dire la messe. Quant au Collège de Saint-Boniface, il fut d'abord confié aux soins des Oblats, puis aux Frères des écoles chrétiennes en 1854, puis de nouveau aux Oblats. Le collège fut plus tard remis entre les mains des Jésuites.

Le Collège de Saint-Boniface en 1878
Reproduit avec la permission des Archives du Manitoba

Ces établissements religieux devinrent le centre d'une société complexe, à prédominance métisse, qui prenait de plus en plus d'importance. La population de pionniers vivant sur les rives de la rivière Rouge à Saint-Boniface cultivait de quoi subvenir à ses propres besoins et améliorait son sort en chassant, en pêchant et en travaillant à contrat pour la CBH ou d'autres colons. En 1849, ces pionniers défièrent avec succès le monopole de la compagnie sur le commerce des fourrures et, juste avant que le Manitoba ne devienne une province du Canada en 1870, bon nombre d'entre eux participèrent à la Résistance de la rivière Rouge menée par Louis Riel.

Cependant, après 1870, de nombreux descendants des familles de colons qui avaient fondé Saint-Boniface quittèrent la vallée de la rivière Rouge. Les raisons pour lesquelles ils quittaient ces terres devenues ancestrales étaient complexes: discrimination raciale, conflits concernant les baux accordés aux Métis et les droits politiques.

Par la suite, des centaines de nouveaux colons arrivèrent du Québec et des communautés de Canadiens-français qui s'étaient expatriés aux États-Unis. Parmi ces nouveaux colons qui allaient continuer à développer Saint-Boniface, on comptait des agriculteurs, des commerçants, des avocats, des journalistes et autres. Ces hommes libres et ces Métis, en bâtissant sur les bases institutionnelles, politiques et culturelles qu'avait jetées l'Église, forgèrent l'avenir de Saint-Boniface, et contribuèrent à en faire la ville moderne qu'elle est aujourd'hui.

Suggestions de lecture

Une synthèse générale de l'histoire de Saint-Boniface reste à écrire; Le livre, *Le Manitoba, reflets d'un passé* de Lionel Dorge, sur la communauté franco-manitobaine, est probablement ce qui s'en approche le plus (Saint-Boniface: Les Éditions du Blé, 1976). Les ouvrages généraux portant sur la Colonie de la rivière Rouge permettent au lecteur de placer Saint-Boniface dans un contexte plus large bien que l'accent soit souvent mis sur le commerce des fourrures et les colons de Selkirk. Parmi ces livres, on compte *A History of the Canadian West to 1870-71* de A.S. Morton (Toronto, University of Toronto Press, 2nd Edition, 1973); *Manitoba, A History* de W.L. Morton (Toronto, University of Toronto Press, 1969); *The Canadian Prairies, A History* de Gerald Friesen (Toronto, University of Toronto Press, 1984); et *Histoire de l'Ouest canadien de 1822 à 1869, Époque des Troubles*, de Georges Dugas (Montréal, Beauchemin, 1906). L'évolution de l'Église catholique au sein et en dehors de la communauté est le mieux traitée dans les livres suivants: *A History of the Catholic Church in Western Canada* de A.G. Morice (Toronto, Musson, 1910); *Lettres de Monseigneur Joseph Norbert Provencher, premier évêque de Saint-Boniface* (St. Boniface, Bulletin de la Société historique, 1913); *Monseigneur Provencher et les missions de la Rivière Rouge* de George Dugas (Montréal, Beauchemin, 1889); *Vingt années de missions dans le nord ouest de l'Amérique* d'Alexandre A. Taché (Montréal, Rolland, 1866); *Vie de Mgr. Taché, Archévêque de St. Boniface* de Dom Paul Benoit (Montréal, Beauchemin, 1904). Les principaux ouvrages sur les Métis demeurent *Le Métis canadien, son rôle dans l'histoire des provinces de l'Ouest* de Marcel Giraud (Paris: Institut d'ethnologie, 1945), traduit par George Woodcock sous le titre *The Métis in the Canadian West*, 2 vol. (Edmonton, University of Alberta Press, 1986); *Histoire de la nation métisse dans l'Ouest canadien* de A.H. Tremaudan (Montréal, Lévesque, 1935) qui existe maintenant en anglais sous le titre *Hold High Your Heads* (Winnipeg: Pemmican Publications, 1982). Un ouvrage également utile: *Cuthbert Grant of Grantown* de Margaret A. MacLeod et W.L. Morton (Toronto: McClelland & Stewart Ltd., 1963). Il est question des colons suisses et des De Meurons dans *Le Canada et les Suisses 1604-1974* de E.H. Bovay (Fribourg, Éditions Universitaires, Fribourg, Suisse, 1976). La Direction des ressources historiques a publié plusieurs brochures sur le début de la colonisation: "Red River Settlement," "Thomas Douglas, Fifth Earl of Selkirk," "Peter Fidler," "Chief Peguis" et "Cuthbert Grant."

Remerciements

Le dessin de St. Boniface vers 1880 représenté en couverture a été reproduit avec la gracieuse permission des Archives du Manitoba.

SAINT-BONIFACE

En 1817, Jean-Baptiste Lagimodière et sa femme, Marie-Anne Gaboury, s'établirent sur des lots de la Rivière Seine que Lord Selkirk leur avait concédés. Arrivés ici en 1806, le premier couple de race blanche à habiter en permanence dans le Nord-Ouest, ils devinrent les grands-parents de Louis Riel. La même année, les Meurons, ces soldats que Lord Selkirk avait fait venir de Montréal pour s'opposer aux forces de la Compagnie du Nord-Ouest, s'établirent auprès d'eux. En 1818-19, les abbés Provencher et Dumoulin fondèrent ici la première école permanente et la première mission de l'Ouest. Tels furent les débuts de Saint-Boniface qui devait bientôt devenir le centre de la vie canadienne-française dans l'Ouest canadien.

Conseil consultatif sur les sites historiques du Manitoba

Deux plaques (en anglais et en français) sont situées à l'emplacement de l'ancien Hôtel de Ville de St. Boniface; 219, boulevard Provencher, à Winnipeg.